

	Perhirin Auguste : Né le 31-07-1856 à Quimper ; 1881, prêtre, vicaire à Guilligomarc'h ; 1885, vicaire à Plonévez-du-Faou ; 1887, vicaire à Arzano ; 1896, recteur de Guilligomarc'h ; décédé le 12-01-1930. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1930 p. 71-73.
--	---

Depuis deux ou trois ans, la santé de M. Perhirin, recteur de Guilligomarc'h, s'altérait. La vieillesse exerçait sur lui de grands ravages. Ses épaules se courbaient, sa démarche se faisait incertaine et traînante ; sa voix, si sonore jadis, s'éteignait graduellement. On se flattait, malgré tout, de le conserver encore. On espérait que sa robuste constitution triompherait des rigueurs de l'hiver, et qu'on aurait la joie de fêter ses noces d'or en août ou septembre. Dieu en avait disposé autrement. M. Perhirin a succombé à 73 ans, des suites d'une attaque de paralysie qui l'avait abattu quelques jours auparavant. Il résista au mal qui le terrassait, cinq ou six jours, gardant sa pleine lucidité jusqu'au samedi soir, veille de sa mort. Il ne fut pas surpris. Depuis longtemps il se préparait, et quand on lui eut dit que le Maître approchait, il n'eut qu'un mot sur les lèvres : « *In manus tuas...* Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ». Son ami d'enfance et de toujours, M. Le Borgne, curé de Pont-l'Abbé, lui administra l'extrême-onction. Appelé dans sa paroisse pour les confessions et la solennité de l'Épiphanie, il ne put assister le mourant jusqu'à son dernier soupir. M. Perhirin ne fut pas abandonné pour autant. Son vicaire, sa bonne, les religieuses de l'école libre furent pour lui d'une délicatesse et d'un dévouement admirables. Jour et nuit, ils le veillèrent, lui prodiguant tous les soins utiles, priant pour lui, et lui suggérant des pensées pieuses. C'est ainsi que le dimanche 12 janvier, vers 5 h du matin, M. Perhirin s'endormit doucement dans la paix du Seigneur. Quand, le même jour, à la messe, M. Le Breton monta en chaire, pour annoncer aux paroissiens le deuil qui les frappait, ce fut une consternation générale : depuis cinquante ans, le bon Recteur se dévouait dans la région. Ils l'avaient eu d'abord pour vicaire, au début de sa carrière sacerdotale ; plus tard, après un court vicariat à Plonévez-du-Faou, puis quelques années passées à Arzano, paroisse limitrophe de la leur, il était revenu parmi eux ; trente-trois ans, ils avaient eu le bonheur de l'avoir à leur tête. Ils avaient donc eu tout le loisir de le connaître, de l'apprécier à sa valeur réelle et de goûter ses qualités profondes et solides : son esprit surnaturel, son ardente piété, et surtout sa grande bonté, sa charité inépuisable. Né à Quimper, le jeune Auguste Perhirin montra dès l'enfance un goût très vif pour la piété. M. Le Coz, vicaire à la cathédrale, lui donna des leçons de latin et le fit entrer en cinquième au petit Séminaire de Pont-Croix. Il y fit des études non pas brillantes, mais solides, car il était très appliqué, consciencieux, d'une parfaite régularité, ce qui lui permit toujours de tenir un assez bon rang parmi ses condisciples. Au Grand Séminaire, il travailla surtout à acquérir les vertus sacerdotales, à préparer son avenir de prêtre. Il fut ordonné en 1881 ; et presque aussitôt nommé vicaire à Guilligomarc'h. C'était pour lui, comme pour beaucoup d'autres, une localité inconnue. Il en ignorait complètement la langue. Il ne se découragea pas toutefois et se mit avec ardeur à la besogne. Il apprit peu à peu le breton du pays, se dépensa sans compter et gagna les sympathies de la population. Cette sympathie fut telle, qu'on ne l'oublia plus, qu'on désira son retour ; si bien que M. de Raismes, sénateur et maire de la paroisse, supplia Monseigneur l'Evêque de le leur rendre, et

de le leur donner comme père et pasteur. Sa demande fut agréée, et c'est ainsi que M. Perhirin devint recteur de Guilligomarc'h.

Au cours des 33 ans pendant lesquels il a dirigé la paroisse, il n'a rien négligé pour y maintenir, y développer la foi, et les habitudes chrétiennes. C'est dans ce but qu'il donna tous ses soins à l'école chrétienne, qu'il soutint les maîtresses, veilla sur les enfants. Dans ce but encore qu'il s'attacha à procurer à son peuple des prédicateurs parlant son dialecte, le dialecte vannetais. Pour les communions d'enfants, pour les missions, pour les « *religaou* », semaine de confessions et de prédications qui se renouvelait chaque année à l'approche de la fête du pardon local, S. Méven, il faisait toujours appel à des prêtres du pays, ou, s'il n'en trouvait pas, il s'en allait frapper à la porte de Langonnet, ou à celle des presbytères du diocèse de Vannes, avec qui il demeura toujours en contact.

On vient plus volontiers dans de belles églises, ou, tout au moins, dans des églises bien entretenues. Celle de Guilligomarc'h a toujours été d'une propreté remarquable. Il y a trois ans, sa toiture et son lambris furent entièrement refaits. L'an dernier, c'était le tour d'une chapelle assez spacieuse : la chapelle de Saint-Eloi.

La grande force du Recteur de Guilligomarc'h fut avant tout sa bonté. M. Perhirin fut bon toute sa vie, et bon pour tous. Bon pour les pauvres à qui il distribuait des aumônes, du pain, du lait ; bon pour les maîtresses de l'école libre qu'il n'oubliait jamais, et à qui il pensait encore à ses derniers moments ; bon pour ses recteurs tant qu'il fut vicaire ; bon pour ses vicaires lorsqu'il devint recteur. Plusieurs d'entr'eux lui doivent le rétablissement de leur santé compromise, et les autres, qui étaient plus robustes, n'ont pas été moins sensibles à sa douceur, à sa patience, à sa cordialité. Il était bon pour les séminaristes, pour les missionnaires ou religieux de la région. Sa porte était toujours ouverte pour eux ; ils étaient chez lui, comme chez eux. D'où venait cette charité, qui fut la marque distinctive du Recteur de Guilligomarc'h ? De son tempérament ? De son inclination naturelle ? Il ne semble pas.

M. Perhirin était jugé plutôt vif, impatient. Mais la grâce avait corrigé la nature. M. Perhirin avait en effet une vie intérieure intense. Il avait conservé toutes ses habitudes de séminariste. Jusqu'à la fin de sa vie, il fut d'une régularité exemplaire. Son vicaire rendait de lui ce témoignage : « Pendant les neuf ans et demi que j'ai vécu avec lui, je ne crois pas qu'il ait jamais manqué de réciter ses prières vocales et de faire oraison avant sa messe. » Il se levait d'ailleurs très tôt. Jamais non plus il n'omettait sa visite au Saint-Sacrement. Il y était très fidèle et la prolongeait volontiers. Le soir, avait de prendre son repos, il reprenait sa conversation avec Dieu, et ceux qui occupaient la chambre proche de la sienne, pouvaient l'entendre assez tard dans la nuit, prier, pousser des soupirs, faire à voix haute des oraisons jaculatoires.

C'est dans cette piété ardente, soutenue, qu'il trouvait la force d'arrêter, de comprimer les violences de son caractère la force de tout supporter, la force de tout donner, de se dévouer pour tous et toujours. La force aussi de lutter contre les abus qui tendaient à s'introduire dans sa paroisse. Il n'était pas l'homme des mesures hâtives, imprudentes. Il ne se décidait que très lentement. Mais la décision prise, il était inflexible et ne revenait plus jamais.

Il laissera après lui le souvenir d'un homme de Dieu, d'un prêtre modèle, d'une conduite irréprochable, d'un prêtre qui n'a songé qu'aux intérêts des âmes, et qui, comme son Maître, a passé en faisant le bien. Que tous ceux qui l'ont connu et qui ont éprouvé sa bonté, implorent pour lui la miséricorde divine. R. I. P.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 31/01/1930 p 71-73.